

**Texte de la conférence de Monsieur Denis Jeffrey
prononcée le 1^{er} octobre 2009, lors du Congrès 2009
de l'AISSQ sous le thème *Rituels et mythes***

Rites de passage

Denis Jeffrey, professeur, Université Laval

Les honneurs de la première parole vont à Arnold Van Gennep¹ puisqu'il est le premier ethnologue à proposer une conceptualisation fort éclairante des rites de passage.

Pour les groupes comme pour les individus, vivre, c'est sans cesse se désagréger et se reconstituer, changer d'état et de forme, mourir et renaître. C'est agir puis s'arrêter, attendre et se reposer pour recommencer ensuite à agir, mais autrement. Et toujours, ce sont de nouveaux seuils à franchir : seuils de l'été ou de l'hiver, de la saison ou de l'année, du mois ou de la nuit ; seuil de la naissance, de l'adolescence ou de l'âge mûr, de la vieillesse, de la mort ; et seuil de l'autre vie pour ceux qui y croient .

Chacun d'entre nous, au cours de son existence, doit assumer une multitude de transformations plus ou moins bouleversantes. La vie n'est pas un long fleuve tranquille. De la naissance à la mort, nous transitons d'un passage à un autre. Chaque franchissement ouvre sur un nouveau passage, quelquefois facile à négocier, d'autres fois plus difficile. Certains passages sont à la charge d'institutions sociales ou religieuses qui s'occupent de le ritualiser. D'autres passages sont laissés à l'initiative des personnes.

Traverser une étape de la vie est parfois une expérience troublante. En avançant, nous acquérons certes quelque chose, mais nous perdons aussi quelque chose. Nous devons laisser derrière nous ce qu'on a été. Il y a la joie de passer à autre chose, mais le deuil de ne plus pouvoir revenir en arrière. Quelquefois un élan de nostalgie nous envahit. Le romancier David Leavitt exprime bien ce sentiment de nostalgie dans son célèbre roman, *Le langage perdu des grues*. C'est l'histoire de Philip, fin vingtaine, et de ses parents. Philippe est en amour pour la première fois. Il n'habite plus chez ses parents. Je cite : « Philip rendait parfois visite à ses parents. Installé dans le salon en leur compagnie, il eut la nostalgie soudaine de son enfance, et s'imagina dire « bonsoir », retrouver sa chambre telle qu'elle était alors, ses devoirs étalés sur le bureau. Pendant la plus grande partie de sa vie, c'était ici qu'il avait mangé, fait ses devoirs, s'était lavé les mains, avait regardé la télévision et lu ses livres, avait été se coucher. En pensant à tout cela, les larmes lui vinrent aux yeux, et il sentit une boule gratifiante lui nouer la gorge » (1988, p. 21).

On découvre l'ambiguïté du sentiment de Philip. Il est un adulte autonome heureux d'avoir son appartement. Il sait qu'il ne peut plus vivre comme avant, lorsqu'il était un enfant. Mais en même temps, il y a cette nostalgie de la vie familiale où l'affection est donnée gratuitement. La régression dans le monde merveilleux de l'enfance est toujours un possible de l'Homme. Le rite de passage, pour sa part, accompagne le chemin vers l'avant, vers demain. Les passages ouvrent les portes du futur.

La navigation sur les grandes mers de l'amour ou dans les eaux vives du temps demandent un savoir-faire. On ne se lance pas tête première dans les cascades de la vie sans préparation. Devant le danger que représentent certains passages, qui ont même parfois une valeur d'épreuve existentielle ou morale, il est préférable d'être muni de bons outils de navigation. On peut considérer les rituels comme des outils de navigation. Cela évoque la grande Odyssée d'Ulysse qui désire retrouver sa Pénélope et son Ithaque. Durant sept années, il vogue d'un piège à un autre. Il réussit à échapper à chacun des pièges grâce à sa ruse, qui est chez les Grecs une marque d'intelligence. Le récit d'Homère est exemplaire. On peut le lire comme un temps de passage pendant lequel le guerrier Ulysse doit changer de peau pour revenir à ses anciennes occupations non guerrières. La guerre altère l'âme des soldats. On revient de la guerre avec des images d'horreur et de terreur en tête. On a vu et on a vécu la destruction, la mort, la souff-

¹ Arnold van Gennep, *Les rites de passage*, Paris, Dunod, 1981

france, la misère. Après la guerre, le soldat n'est plus le même. Pour retrouver la paix de l'esprit, pour revenir à la vie quotidienne, il doit, à l'instar d'Ulysse, vivre symboliquement une traversé pour de nouveau baigner dans une mer de tranquillité.

De manière générale, on peut définir les rites de passage comme ceux qui préparent et accompagnent le passage d'une personne ou d'un groupe de personnes d'un état d'âme à un autre, ou d'un statut social à un autre, d'une identité à une autre, d'une conception de soi à une autre, d'une image de soi à une autre. Ils sont destinés à écarter les dangers que feraient courir à l'intéressé ou à la communauté les énergies qui y sont engagées. Pour le dire en d'autres mots, ce n'est pas tant le passage lui-même qui est ritualisé, mais les énergies de vie investies dans ce passage. Ulysse qui traverse les mers ne se sent pas désorienté dans la tempête. Il demeure en maîtrise des émotions très fortes qui pourraient paralyser un navigateur moins expérimenté. Des émotions fortes comme la peur du danger, l'angoisse de ne plus revoir Pénélope, la frayeur que les dieux ne soient plus avec lui, l'inquiétude pour ses camarades qui ont la trouille, la crainte que la tempête dure trop longtemps, l'effolement quand le bateau risque de chavirer. Ulysse garde la tête haute. Il va passer à travers la tempête, il souhaite passer à travers la tempête et il va passer à travers la tempête. Toutes ces émotions qui pourraient générer chez Ulysse une perte de maîtrise de la situation sont domptées, apprivoisées, domestiquées. Heureusement qu'Ulysse avait Athéna de son bord. Ulysse la vénérait, lui faisait des offrandes, lui demandait de l'aider dans des situations difficiles. Quand, dans la tempête, il pensait à Athéna, cela lui donnait le courage et la force d'affronter les éléments. Athéna devient pour Ulysse une force symbolique et morale – comme Jésus pourrait l'être pour un catholique, ou Bouddha pour un bouddhiste – qui l'aide à surmonter les épreuves sur sa route. Une épreuve apparaît moins insurmontable lorsqu'on est accompagné par la divinité.

Le rite et les émotions fortes

Le rite de passage a toujours trois séquences : la préparation, le passage comme tel, et la reconnaissance lorsque le passage est complété. La préparation joue un rôle essentiel dans les rites passages. Le rituel commence par une bonne préparation au passage. Ce rituel, en fait, est efficace lorsqu'il prévient un déchaînement émotif qui créerait une panique, une paralysie, une impuissance. Si le navigateur perd ses moyens, tous les matelots sont en danger. Le rite va même suggérer le type d'émotion qu'il est préférable de sentir dans une situation de détresse. En somme, le rite de passage sert à éviter une crise émotive, à juguler des énergies de vie toujours menaçantes par leur intensité, à proposer des émotions acceptables dans des situations précises. Dit autrement, le rite interdit au navigateur de paniquer en lui suggérant un procédé efficace. À cet égard, le rite protège du désordre intérieur. Il est essentiel de comprendre que le rite fait alliance avec des interdits. Quelle est donc la place des interdits dans les rites ? Pour répondre à cette question dans un raccourci acceptable, disons que les interdits sont les gardiens de l'ordre. Ce qui est interdit, on le devine, c'est un excès émotif. La plus grande menace que peuvent vivre les hommes, ce n'est pas la tempête déferlante en plein milieu de la mer, ni la terreur des dieux, ni même la famine ou la maladie ; la plus grande menace, ce sont des forces excessives qui s'emparent des hommes et qu'ils n'arrivent pas à maîtriser. L'homme est une menace pour l'homme lorsqu'il se laisse envahir par des émotions très fortes qui le submergent. De quelles émotions parle-t-on ? De la peur, de l'angoisse, de l'anxiété, de la souffrance, de la vengeance, de la jalousie, de la colère, des passions qui rendent aveugle, etc. En somme, le but du rituel est de traiter pour le mieux toutes ces émotions fortes et envahissantes dangereuses pour l'individu et sa communauté.

Le rituel funéraire tel qu'on le connaît illustre bien comment les émotions fortes sont traitées. Nicole Loraux ², une helléniste bien connue, raconte que dans le monde grec ancien, les émotions suscitées par la mort d'un proche étaient si fortes qu'il a bien fallu leur donner une forme acceptable. On a inventé le rituel funéraire pour permettre aux endeuillés d'exprimer leur souffrance sans perdre la tête, sans non plus perturber la communauté. En effet, avant

² *Les mères en deuil*, Seuil, 1990

l'invention du rite funéraire, des femmes pleuraient des jours et des jours, déchiraient leurs vêtements, se flagellaient. Certaines en perdaient la tête. Ces expressions trop insistantes d'émotions sont dangereuses pour l'ordre de la cité. Elles doivent être régulées. Le rite funéraire propose un scénario et un décorum pour l'expression de la douleur. Ce scénario rituel permet l'expression émotive, et la verbalisation, sous un mode codifié. Le scénario de ce rituel est connu de tous. On apprend dès le jeune âge que c'est dans le cadre de ce rituel qu'il faudra vivre ses émotions, toujours menaçantes pour soi et les autres. Aussi, durant le rituel, chacun est disponible pour soutenir l'endeuillé, pour accueillir sa souffrance. Ce vécu partagé crée une solidarité entre les membres de la communauté présente au rituel. Après le rituel, c'est terminé. La vie doit reprendre sa course. Ainsi, le rituel n'annule pas les émotions menaçantes. Il permet leur expression sous un mode domestiqué, civilisé et acceptable.

Les passages les plus importants

Les passages les plus ritualisés sont :

- ❖ les étapes de la vie : la naissance, la puberté, le diplôme, le mariage, la retraite, la mort ;
- ❖ les expériences de premières fois : premier amour, première expérience sexuelle, premier jour d'école, premier jour de travail, premier voyage, premier achat d'une voiture, premier jour de retraite, ...;
- ❖ les changements identitaires : enfant à adulte, célibataire à marié, étudiant à travailleur, civil à militaire, devenir homme, devenir femme, devenir père ou mère, et grand-père ou grand-mère, devenir une vedette, un personnage politique connu, devenir prêtre, devenir transsexuel, devenir homosexuel, devenir handicapé, etc. ;
- ❖ les changements d'états mentaux : suite à une conversion, à l'abstinence de drogues ou d'alcool, suite à une maladie, à une thérapie, à une démarche de renouveau conjugal, suite aux différents chemins qui libèrent, qui ouvrent à soi et aux autres, qui délivrent d'un pathos (vengeance, colère, jalousie) ;
- ❖ les marqueurs du temps : périodes de la journée (levée, repas, coucher), les rituels calendaires (saints, temps liturgique, les fêtes comme carnaval, Saint-Jean, etc.), les changements de saisons, les phases lunaires, le nouvel An, les éclipses, les révolutions des planètes, les changements de siècle et de millénaire, les anniversaires de naissance, les anniversaires de mariage, les célébrations de moments historiques, la fondation d'une ville, etc.) ;
- ❖ les déplacements : voyage, promenade, expédition, migration, pèlerinage ;
- ❖ les changements de pouvoir politique ;
- ❖ les transitions entre un espace profane et un espace sacré, un espace privé et un espace public, un espace intérieur et un espace extérieur.

Le rituel, grâce à son organisation et à son capital symbolique, favorise les passages les plus importants et les plus difficiles, comme les plus anodins. En fait, lors d'un passage, même anodin, on ne sait jamais ce qui pourrait survenir, c'est pourquoi la ritualisation d'un passage est rassurante.

Types de passage

Chaque nouveau passage ravive les précédents, rappelle une part de notre passé, ce que nous étions, ce que nous sommes devenus, ce que nous aurions voulu être, ce que nous ne serons jamais. Les chemins de la vie ne sont

jamais définitivement tracés à l'avance. Toutefois, avec le temps, on réalise qu'un destin s'accomplit. Qu'il fallait passer par où nous sommes passés. Qu'il fallait mourir à soi d'une certaine façon pour renaître à soi autrement. Dans un passage se joue chaque fois un processus de mort et de renaissance. C'est un mouvement de vie, un mouvement humain, qui nous entraîne inexorablement vers le dernier passage.

Il ne faut pas croire que tous les passages engagent un sentiment tragique, qu'ils suscitent tous une crise personnelle ou qu'ils sèment tous une torpeur paralysante. Il y a des passages légers comme les fleurs du matin, ils sont généralement pleins de charmes. Au cours de la journée, il y a des moments où notre existence avance légèrement, mollement, nous laissant le temps de respirer, de reprendre contact avec soi, avec les siens, avec la vie. L'aube est l'un de ces moments particuliers pour nombre d'aventuriers de l'esprit. Au petit matin, alors que l'obscurité enveloppe encore le monde, avant le lever du soleil, le temps semble arrêté. Les matinaux profitent de ces instants pour une promenade aurorale lors de laquelle ils observent chaque matin la naissance du jour. La vie mondaine semble suspendue, les bruits urbains se sont raréfiés, ils sont, avec les oiseaux, les allumeurs du jour. Le franchissement de la lumière qui sépare le jour de la nuit devient un passage rituel par excellence pour la contemplation, la méditation, l'hygiène mentale et physique. Le franchissement du jour, le matin, est un passage léger, mais profond.

Le chemin de Compostelle est un passage qui n'est ni léger, ni tragique, mais initiatique. Dans son très beau livre sur les pèlerins de Compostelle, Jean-Claude Bourlès souligne que la vertu essentielle du pèlerinage est la lenteur³. Les pèlerins de Compostelle, avoue-t-il, entreprennent bien plus qu'une marche, ils réalisent une démarche. Pourquoi un individu sent-il le besoin de parcourir, en une seule fois ou en segments, les mille six cents kilomètres qui séparent Puy-en-Velay en France de Saint-Jacques-de-Compostelle en Espagne ? Que cherche-t-il sur ce chemin saturé d'obstacles naturels et d'obstacles personnels ? Il devra être prêt à supporter le froid et la chaleur, la neige et le vent, la pluie fine et l'orage, les ampoules et les foulures, l'essoufflement et les moments de découragement. Pris de lassitude, il ressent la fatigue et même l'épuisement comme une limite personnelle. Le plus grand obstacle, lorsqu'on est sur la route, est bien son propre sentiment de défaillance. Les idées noires sont souvent au rendez-vous du marcheur. Mais il y a quelque chose de plus fort qui le tient dans les sentiers. La préparation à ce pèlerinage fait toute la différence. Avant le chemin, il y avait probablement un rêve. Un rêve qui a vu le jour il y a des mois ou des années. Le marcheur est dans un passage, vit dans un passage, éprouve le fait de cheminer dans un passage comme quelque chose de merveilleux, comme un rêve qui se réalise.

Pour chaque Pèlerin, le plus important n'est pas de passer entre un point géographique à un autre point géographique, mais de passer d'une question à une autre question, de passer d'une situation existentielle à une nouvelle situation existentielle, de passer d'un état d'esprit à un autre état d'esprit, de passer d'une manière de se voir à une nouvelle manière de se voir, d'un regard sur les autres et à un nouveau regard sur les autres. Le passage matériel qu'est la route n'est qu'un symbole qui soutient tous les autres passages qui visent une transformation de soi, peut-être une conversion, peut-être une mutation de l'esprit.

Sur la route, y a l'appel de continuer, d'aller jusqu'au bout de soi pour parvenir à Compostelle. Rendu là-bas, certains pèlerins réalisent que leur propre démarche n'est pas terminée. Ils pensent déjà revenir. Ils savent que le but ultime, c'est de cheminer, d'être en route, d'être en processus de passage, de transformation de soi. Beaucoup plus qu'une performance physique et mentale, le pèlerin éprouve un dépassement de soi et même un dépouillement de soi. Il s'agit bien d'un passage initiatique, celui de l'apprentissage du silence, celui de l'apprentissage de la rencontre, celui de la découverte de soi, de son jardin secret, de ses forces intérieures, de ses croyances, de ses valeurs, de ses passions, de ses goûts de vivre, de ses rêves, de son humanité.

Il arrive souvent que ce passage initiatique opère chez le pèlerin des transformations qu'il ne peut réaliser. On peut prendre beaucoup de temps à accepter que nous avons changé, que nous sommes un autre, pas entièrement différent, mais pas tout à fait le même. Marcher, porté par la magie d'une aventure qui déborde notre petit moi, devient un

³ Jean-Claude Bourlès, *Passants de Compostelle*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1999, p. 16

exercice qu'on peut classer dans les arts de l'existence. Les arts de l'existence sont les différentes pratiques existentielles et spirituelles qui mènent à la paix de l'esprit. Ce sont des arts qui montrent comment prendre soin de son âme.

Ça ne change pas le monde, mais...

Tout changement peut générer des émotions fortes, autant pour celui qui vit le changement que pour son entourage. Quand un individu change, ses proches doivent accepter le changement. Le changement d'un individu implique une modification profonde dans l'attitude des autres individus à son égard ; modification qui ne peut s'accomplir que peu à peu, qui demande du temps.

Ce sont bien souvent les autres qui façonnent un individu, par leurs considérations, leurs demandes et leurs attentes à son égard. En effet, ce sont bien souvent les autres qui nous permettent de changer, ou même qui nous amènent à changer. Par exemple, un parent donne la permission à son enfant de devenir adulte en le considérant comme un adulte. On peut infantiliser des enfants lorsqu'on ne leur donne pas la chance de grandir. Un mouvement de changement peut venir de soi, ou on peut y être poussé par les autres.

Imaginons qu'une personne se sente différente après une expérience de pèlerinage ou de retraite fermée, mais que les gens autour d'elle considère qu'elle est la même. On n'accepte pas qu'elle a changé, qu'elle est différente. Alors ça ne marche pas. Devenir différent est certes un privilège, mais les autres doivent reconnaître le travail qu'on a fait sur soi. C'est la condition ultime du changement. Sans la reconnaissance des autres, on passe notre tour. Il faudra leur montrer en quoi nous sommes différents. N'oublions pas qu'il y a une tendance chez les autres à nous voir de la même façon. Ça les rassure. Pourquoi ça les rassure ? Parce que si vous aviez changé, les autres seraient aussi obligés de changer, ou du moins de s'adapter à la nouvelle personne que vous êtes. Aussi, si vous avez trop changé, peut-être êtes-vous devenu un étranger pour vos proches. On ne vous reconnaît plus, on ne sait plus qui vous êtes. Ça les dérange. On préférerait l'homme ou la femme que vous étiez auparavant. Le changement personnel engage toujours aussi un changement de la part de vos proches. Eux aussi devront faire un travail sur eux-mêmes.

Il y a des changements voulus, des changements non voulus, qui peuvent être, par exemple, l'effet du hasard, d'un accident, d'une maladie, d'une rencontre fortuite. Mais quelle que soit la source du changement, nous n'en sortons pas indemnes, identiques à nous-mêmes, et les autres devront accepter que nous ne sommes plus exactement le même.

Accepter le changement

Les périodes de passage sont souvent des moments de remise en question de soi, de ses goûts, de ses valeurs, du sens à la vie. Le changement peut parfois être accompagné par un sentiment de confusion. Une porte s'ouvre, on doit en franchir le seuil, mais on ne sait pas toujours ce qu'il y a de l'autre côté de la porte. On avance à petit pas ou à grand pas vers l'inconnu, vers une situation qui nous est étrangère, vers une situation qui pourrait nous échapper, dont on pourrait perdre le contrôle. Ce pourrait être un petit pas pour nous et un grand pas pour l'humanité. Certains passages prennent beaucoup de courage, de détermination, d'initiative personnelle. D'autres passages sont des moments de bonheur.

Il y a un apprentissage pour accepter un changement, et surtout accepter qu'on devra vivre avec le changement. On ne peut plus revenir vers l'arrière, à moins de régresser. Après une régression, il faudra de nouveau se remettre en route. Ça risque d'être plus difficile. Pourquoi plus difficile ? Parce que la première tentative de passage est vécue comme un échec. En plus de l'épreuve du passage initial, il y a l'épreuve de se relever d'un échec. L'échec évoque un sentiment meurtri, une perte d'estime de soi, une fissure dans la confiance en soi-même. Après l'échec, certains

abandonnent, d'autres se préparent mieux. Mieux on est préparé à négocier un passage, plus facile sera notre progression.

Un avant et un après

On doit avancer dans un processus de passage sans perdre de vue d'où l'on vient. Les traces sur son passé forment notre mémoire. On prépare son futur à partir de son passé. Pas de passé, pas d'avenir. Le passage se déploie toujours entre un moment passé et un moment à venir. Il est une sorte de pont symbolique que l'on construit temporairement pour joindre deux rives de la vie. Ritualiser, c'est bien souvent construire un pont symbolique au-dessus de la rivière d'angoisse qui coule en nous. Le pontife, du latin *Pontifex*, est en fait un pontonnier, un constructeur de pont. Dans la Rome très ancienne, seul le grand prêtre pouvait nouer avec une corde de paille tressée les dernières poutres des ponts et passerelles érigés au-dessus des cours d'eau. Le fait d'ériger un pont contrevenait au plan terrestre déjà tracé par les dieux. On ne pouvait refaire ce que les dieux avaient créé. C'était un plan sacré. Par conséquent, la transgression de l'ordre sacré pouvait engendrer des représailles de la part des dieux. C'est pourquoi seul un grand prêtre, plus proche des dieux que le commun des mortels, pouvait se permettre une telle transgression sans s'attirer leurs foudres⁴. C'est pourquoi le chef des prêtres romain finit par prendre le nom de grand pontife. Nom que porte encore l'évêque de Rome. N'est-il pas un faiseur de ponts entre Dieu et les hommes. La peinture de Michel-Ange dans la Chapelle Sixtine, qui montre le doigt de Dieu à une toute petite distance du doigt de l'homme suggère que le Grand Pontife pourrait construire un pont entre ces deux doigts.

En somme, le passage crée un avant et un après. Par exemple, avant ma rencontre avec ma conjointe, après ma rencontre avec ma conjointe, avant mon divorce, après mon divorce, avant mes études, après mes études, avant ma conversion, après ma conversion, etc. Le passage fait advenir un avant et un après qui servent de repères temporels, de chronologie dans le petit récit de nos vies. Cela nous indique d'où l'on vient et où l'on va. Le rituel permet de donner une forme concrète et manipulable au temps, et cela avant tout parce qu'il permet une « structuration » temporelle des événements vécus.

La perte de ses repères temporels est toujours vécue comme quelque chose de terrible. Si nous ne savions plus si c'est arrivé hier, ou si ça s'est produit l'été dernier ou vingt ans plus tôt, nous serions perdus dans les corridors du temps. Le rituel inscrit le passage dans notre histoire de vie comme un fait marquant, donc, un fait qui marque, qui trace une marque, comme une sorte de tatouage sur la peau du temps.

Les séquences dans le passage

On doit au folkloriste suisse Arnold Van Gennep (1873-1957) l'usage commun du terme de rite de passage. C'est en 1909, qu'il découvre et conceptualise les Rites de passage. Comment s'y prend-t-il ? Van Gennep cumule d'innombrables récits de baptême, d'entrée dans l'âge adulte, de fiançailles, de mariage, de grossesse, de funérailles, de fêtes, de célébrations, etc., de toutes régions et de toutes époques. Pour mettre de l'ordre dans son inventaire ethnologique, il divise chacune des situations rituelles en séquences.

Il s'aperçoit que trois séquences ordonnées, invariablement les structurent. Le rite de passage est l'ensemble de ces trois séquences qui en définissent la durée et les moments forts.

⁴ Voir Guy Ménard, *Petit traité de la vraie religion*, Montréal, Liber, 2000, p. 107 ; Roger Caillois, *Le grand pontonnier*, dans *Cases d'un échiquier*, Paris, Gallimard, 1970

S'appuyant sur l'étymologie latine *limen* qui signifie seuil ou limite, il propose une tripartition du rite de passage en trois séquences. Il y a les rites préliminaires aussi appelés les rites de séparation avec le monde antérieur. Puis il y a les rites liminaires qui sont aussi appelés les rites de marge. Et enfin les rites « postliminaires » qui sont aussi appelés les rites d'agrégation au monde nouveau. (Van Gennep : 1981, p. 27).

La forme et la durée de ces trois séquences varient selon les rites. Ils peuvent être plus ou moins élaborés. Ainsi, la séquence de la séparation sera plus marquée pour le rite funéraire alors que la séquence d'agrégation plus prolongée pour un rite de mariage. Pour les rites de passage à l'âge adulte, la séquence de marge est plus longue et plus importante. Prenons justement l'exemple du rite de passage à l'âge adulte pour illustrer le schéma commun aux rites de passage.

Rites de passage à l'âge adulte

Dans les sociétés traditionnelles divisées par groupes d'âge, il y a des rites prévus pour le passage à la vie adulte. Nos ancêtres très lointains ont reconnu leur utilité puisque cette transition peut être périlleuse autant pour l'initié que pour tous les membres de la communauté. Chaque enfant qui intègre officiellement le groupe adulte peut en altérer la cohésion. La ritualisation de ce passage permet de structurer son déroulement afin d'éviter les dérapages. Pour le dire autrement, le rite est utilisé pour réduire l'imprévu. Les études anthropologiques montrent que les rites de passage sont d'une durée variable, et plus ou moins complexes selon les sociétés. Ils peuvent s'étendre sur deux ou trois semaines, voire sur plusieurs années⁵. Or, malgré les variations culturelles, ces rites présentent de fortes convergences dans leurs séquences temporelles et leur signification.

Ainsi, pour marquer le passage à la vie adulte, un jeune sera d'abord séparé du groupe familial ou du monde des femmes dans lequel il a vécu depuis sa naissance. La séparation pourra être douce ou brutale selon les sociétés. Il arrive qu'un jeune soit amené de force hors de son milieu familial. Il arrive également qu'une longue préparation préside au départ du jeune loin du milieu parental. Ce premier temps du rite constitue les préliminaires au rite de passage.

Par la suite, le jeune sera amené dans un espace de marge dévolu pour les épreuves rituelles. Il sera amené à vivre la symbolique d'une mort et d'une renaissance. Mourir à son identité d'enfant pour renaître adulte. Les jeunes sont reclus, plus ou moins longtemps suivant les peuples, dans un lieu secret, en marge de sa communauté (huttes culturelles, grottes, bois sacrés, clairière éloignée du village, etc.).

Mircea Eliade⁶ a observé que cet espace représente souvent le ventre maternel. Il utilise l'expression latine *regressus ad uterum* pour en expliquer plus manifestement la symbolique.

Les jeunes sont alors soumis à une ascèse en compagnie des initiateurs de leur sexe. Leur rythme de vie et leur régime alimentaire sont modifiés. Les jeunes sont entre les mains des initiateurs qui les soumettent à différentes épreuves physiques et morales.

Les jeunes garçons sont obligés de se soumettre à ces épreuves. Leur réussite le qualifie pour prendre sa place parmi les adultes. La chair et l'esprit doivent être à jamais marqués pour opérer le transfert d'un état d'enfance, à l'âge adulte. Dans son livre très documenté portant sur la construction de l'identité masculine, Élisabeth Badinter⁷ recense de nombreuses études anthropologiques dans lesquelles sont décrites des pratiques rituelles mortifiantes

⁵ Thierry Goguel d'Allondans, *Rites de passage, rites d'initiation*. Lecture d'Arnold van Gennep, Québec, PUL, 2002. Nous devons beaucoup au professeur Goguel d'Allondans pour ses précieux conseils

⁶ Mircea Eliade, *Initiation, rites, sociétés secrètes, naissances mystiques. Essai sur quelques types d'initiation*, Paris, Gallimard (Coll. « Folio/Essais »), [1959], 1994

⁷ Élisabeth Badinter, *XY, de l'identité masculine*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1992

pour viriliser un jeune garçon. Des sévices moraux et physiques (être enterré, boire un liquide qui le fait vomir, s'asseoir sur des épines, être suspendu avec des crochets de métal, s'élancer du haut d'un échafaud, les chevilles attachées à des cordelettes, être mis au défi de capturer un animal sauvage, etc.) visent à l'initier à son humanité.

Le jeune doit en tout temps montrer son courage, parfois son impassibilité devant la douleur, et toujours ce sentiment qu'il obéit aux aînés. Il subit en silence les brimades, les humiliations, les insultes et les agressions. La soumission aux initiateurs est signe qu'il désire changer de peau. On l'amène, par ces épreuves, à mourir à lui-même pour renaître dans un nouveau statut social. La confrontation symbolique de la mort, représentée par la douleur physique et le sentiment de solitude, marque la fin de l'état d'enfance et de l'appartenance au monde maternel. En fait, l'appropriation d'une nouvelle identité sexuée ne demande pas uniquement de mourir à soi-même pour renaître dans une nouvelle peau, mais elle oblige l'inscription de la finitude humaine au cœur de la vie de l'initié.

La réussite des épreuves n'induit pas chez le jeune, comme on pourrait le penser, un sentiment d'invincibilité. Tout au contraire, il est plutôt amené à réaliser sa fragilité, sa mortalité, et son besoin d'appartenir à un groupe pour survivre. Cela constitue l'essence même de ce rite de passage. Dans les sociétés où sont pratiqués ces rituels, l'individu n'existe que par le groupe.

Toujours au cours de la période de marge, on enseigne au jeune l'origine de sa société, ses traditions et les règles de la vie adulte. Cette transmission vise à assurer la cohésion du groupe autour de représentations sociales fortes. Or, derrière toutes les représentations transmises aux jeunes initiés, se cache toujours le mystère de la mort⁸. Cette transmission est avant tout une révélation religieuse du monde ; c'est par elle que l'initié devient un homme. Cet enseignement est enveloppé de mystère, car sont révélés des secrets concernant la sexualité, la mort, les objets tabous, la vérité sur les ancêtres ou sur l'animal totem. Lors du rite de passage, il ne s'agit donc pas uniquement de mourir à soi pour renaître dans une nouvelle identité, mais bien d'être initié à la contingence de la mortalité.

À l'issue de cette période de marge et avant d'aborder la dernière séquence, les jeunes initiés vont être marqués rituellement à la fois pour imprimer sur eux une identité sociale et une identité sexuelle. Les marquages rituels sont, eux aussi, nombreux et variés suivant les peuples : circoncision, excision, tatouages, scarifications, mutilations diverses, badigeonnage selon un code de couleurs, parures, etc. Le jeune s'approprie également de nouveaux vêtements et un nouveau nom qui exprime sa renaissance⁹. Toutes ces distinctions symboliques sont incontestablement de nouveaux signes d'identité.

Finalement, il sera réintégré dans le groupe mais transformé en adulte. Après les rites liminaires, le jeune doit être reconnu dans son nouveau statut d'adulte. Les rites « postliminaires » concernent la reconnaissance des initiés. À l'issue de cette séquence rituelle, le jeune est reconnu apte à fonder une famille, à occuper des fonctions dans la société et à participer aux décisions qui touchent à la sphère politique et économique. Le novice n'accède à la reconnaissance sociale d'adulte sexué qu'à l'issue des deux premières séquences rituelles articulées et organisées par des initiés. On convient qu'il s'agit toujours d'une initiation souhaitée, douloureuse et salutaire.

Conclusion

J'aimerais conclure avec une pensée du philosophe Michel Foucault. Il écrivait, dans l'Usage des plaisirs, qu'il faut se rendre capable en permanence de se déprendre de soi-même. En effet, quel avenir pour un individu incapable de se déprendre de lui-même ? Il y a assurément des rituels qui aident les individus à mourir à des parts d'eux-mêmes pour se mettre au monde autrement.

⁸ Pierre Erny insiste sur cet aspect dans son article *La notion de rite de passage*, publié dans le collectif *Rites de passage*, Paris, Érés, 1994

⁹ Claude Rivière, *Les rites profanes*, Paris, PUF, 1995, p. 102